

GENRE

poésie, récit, essai

THÈMES

amour, histoire de l'art, essai politique

FICHE TECHNIQUE

160 pages
offset noir
Sirio color Flamingo & Arena Ivory
brochures cousues

format 11x18 cm

prix 22 €

traduction Katya Berger

parution le 03/05/2024

CONTACT

diffusion

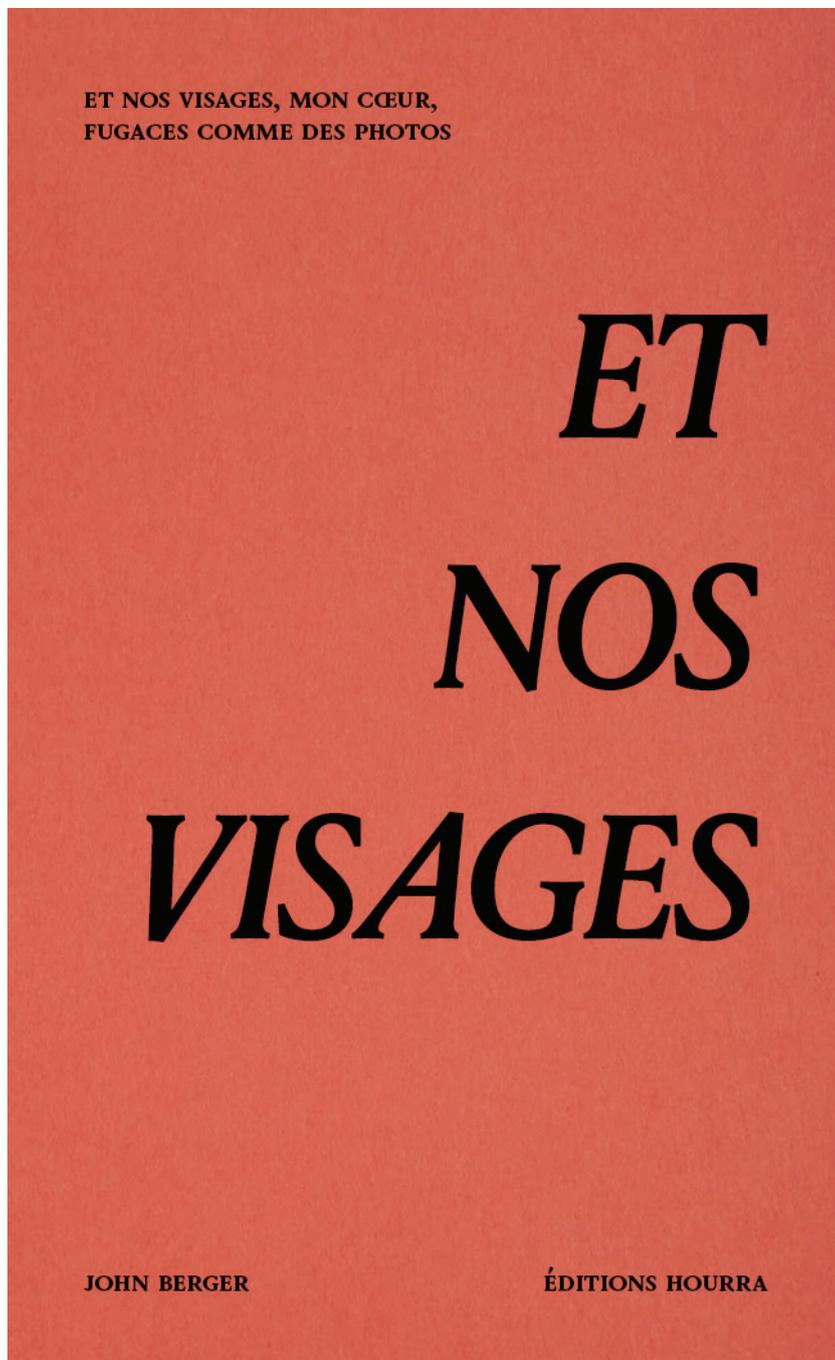
Paon diffusion
paon.diffusion@gmail.com

distribution

Serendip-livres
contact@serendip-livres.fr

édition

Hourra
contact@editions-hourra.net



Et nos visages, mon cœur, fugaces comme des photos, paru en Angleterre en 1984, est un texte majeur de John Berger qui fait autant appel à des formes poétiques qu'à de l'essai politique. En fil rouge de considérations sur le monde, sur l'histoire de l'art, on retrouve un tendre récit adressé à l'être aimé.

Le texte est ici présenté dans une nouvelle traduction.

Quand j'ouvre mon portefeuille
pour montrer mes papiers
payer
ou vérifier l'horaire d'un train
je vois ta photo.
Le pollen des fleurs
dépasse en âge les plus hauts sommets
Aravis est jeune
pour une montagne.
Les ovules de la fleur
germeront encore
quand Aravis alors vieux
ne sera plus qu'une colline.
La fleur dans le portefeuille
du cœur, la force
qui nous fait vivre
survivre aux montagnes.
Et nos visages, mon cœur,
fugaces comme des photos.

Poème qui ouvre le récit dont est issu le titre du livre. ↑

COMMENTAIRE DU LIVRE PAR CHRISTIAN BOBIN EN 1991

Quand j'ai refermé ce livre, j'ai pensé à un passage de l'évangile de saint Luc. C'est un jour, dans l'été. Les apôtres traversent un champ de blé : « et ils arrachaient et mangeaient des épis en les froissant dans leurs mains. » Et bien ce livre est écrit comme ça : par un homme qui est plusieurs, par un homme qui a douze voix pour nommer son amour, par un homme qui traverse l'épaisseur du monde pour suivre son amour, ralentissant à peine son pas pour se nourrir des beaux épis du songe. La fuite d'un lièvre, l'entêtement des pauvres, la brillance d'un lilas, la lassitude d'une postière ou le gémissement d'un arbren tout lui est nourriture, élément d'une lettre à l'aimée. Celui qui aime est en exil dans son amour. Jamais il ne rejoindra celle qu'il aime, même dans la rivière du lit, même dans le feuillage de ses bras. Cette distance entre les amants est celle aussi qui sépare l'ouvrier de sa peine, le peintre de la lumière, les vivants des morts. Dans cette distance infranchissable s'enflamment ces mots : je te découvre dans tout ce qui t'éloigne. Je te rejoins dans tout ce qui me manque. C'est tout. C'est tout ce que pour l'heure je saurais dire de ce livre insensé - à peine un livre en vérité : un sillage dans le milieu des blés, un chemin tout vibrant de lumière.

POURQUOI ON LE RÉÉDITE

Et nos visages, mon cœur, fugaces comme des photos, paru en Angleterre en 1984, est un texte majeur de John Berger qui se situe à l'intersection entre plusieurs genres littéraires, entre différents propos. On y retrouve une succession d'essais sur littérature, la poésie, l'art, le politique. On y retrouve aussi de l'intime, des considérations sur le quotidien, et comme fil rouge de la narration, une adresse directe à l'autre, à l'être aimé.

Ce texte, remarquable par la qualité de son écriture, alterne avec finesse entre des poèmes et des textes de théorie esthétique ou politique. A sa sortie, John Berger avait participé à un projet avec le photographe Marc Pataut, *Aulnay-sous-Quoi*, - on a pu l'entendre lire et parler sur France Culture - et ce texte continue aujourd'hui de résonner fortement avec la scène artistique contemporaine, il fait toujours référence pour les artistes à l'engagement social marqué.



La photographie posée devant moi sur la table s'est faite trop incriminante. Mieux vaut ne pas l'imprimer – même à des milliers de kilomètres de la Turquie. Elle montre cinq hommes debout en rang dans une pièce aux murs de bois, quelque part dans les faubourgs d'Ankara. La photo a été prise après la réunion d'un comité politique, il y a de cela deux ans. Les cinq hommes travaillent comme ouvriers. Le plus âgé doit avoir la cinquantaine, le plus jeune avoisine les trente ans.

↑ Passage iconique du livre, où figure un simple rectangle blanc, John Berger décrit une photographie, en fait un commentaire politique. A l'heure où une simple oreille photographiée peut conduire un manifestant en prison, ce passage est très précieux tant il nous parle de la responsabilité des images, de la nécessité de parfois s'abstenir d'en faire ou d'en diffuser.

CE QU'ON Y TROUVE

Ce texte est un poème, un conte, un manifeste, à l'amour et sa distance. Pour John Berger, tout est prétexte à témoigner de son amour.

La première partie, pour laquelle il est question du temps, évoque :

La photographie d'identité, la fuite d'un lièvre, Karl Marx, l'observation des visages, les travailleurs révolutionnaires, Rembrandt, un poirier, un bureau de poste.

La seconde partie, pour laquelle il est question de l'espace, évoque :

La distance, la fleur du lilas, la notion de *home*, l'émigration, Van Gogh, le Caravage, l'univers, la poésie.

Autrefois, il y a longtemps de cela, on comparait les peintures à des miroirs. Celles de Van Gogh pourraient se comparer au laser. Elles n'attendent pas de recevoir, elles partent à la rencontre, et ce qu'elles traversent n'est pas tant l'espace vide que l'acte de production du monde. D'un tableau à l'autre, sa peinture est une façon de répéter, dans une vénération sans complaisance : Ose t'avancer aussi près pour voir comment ça marche !

Le silence qui s'abat juste après la chute d'un arbre est pareil au silence qui suit immédiatement une mort. Même sensation de culmination. Pendant un instant, le poids de l'arbre – la seule chose qui le rende encore un peu dangereux – tombe d'accord avec le poids de l'acte accompli.

Cet instant est extrêmement fugace, car la fatigue – l'épuisement quotidien du bûcheron ou la routine lassante de l'ébranchage - prend rapidement le dessus. Pourtant, de même que le plus bref coup d'oeil sur un sein rond et nu peut ressusciter le passé de n'importe qui, de même le spectacle de l'immobilité soudaine d'un arbre abattu suscite l'idée de la mort.

Même seul à travailler en forêt, on a l'impression

JOHN BERGER - AUTEUR

John Berger (1926-2017) est un écrivain anglais. Il est remarqué pour sa série documentaire de critique d'art *Ways of Seeing*, diffusée sur la BBC en 1972, mais aussi pour avoir obtenu le Booker Prize pour son roman *G* la même année. Son engagement politique, constant au fil de sa carrière, le poussera à partager sa récompense avec le Black Panther Party.

KATYA BERGER - TRADUCTRICE

Katya Berger Andreadakis (1961) est une autrice et traductrice anglaise. Fille de John Berger, ayant vécu longtemps en Haute-Savoie, elle traduit nombre de ses livres vers le français. Elle est co-autrice de la pièce de théâtre *Est-ce que tu dors ?* (2012) et du livre *Titien, la nymphe et le berger* (2003).

LA MAISON D'ÉDITION

— *Honneur à celles par qui le scandale arrive !*

Hourra : cri de joie, cri de guerre

Les éditions Hourra publient de la poésie et des écrits sur l'art. Créée en 2019 sur la montagne limousine, la maison naît de l'envie de défendre des pratiques d'écritures marginales où se rencontrent le poétique et le politique. Fruit d'amitiés et d'intuitions communes, elle réunit des artistes et des autrices pour qui la révolte fait corps avec la beauté.